

L'ennemi public et le dilemme atavique

Étienne Bourdages

Numéro 119 (2), 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24461ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

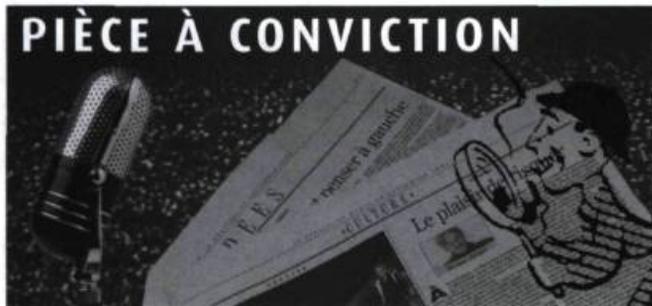
0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourdages, É. (2006). L'ennemi public et le dilemme atavique. *Jeu*, (119), 184–187.



Mathilde Hébert

ÉTIENNE BOURDAGES

L'ennemi public et le dilemme atavique

L'ennemi public

Aucune banderole, aucune pancarte, re-
Alique sauvée des référendums, aucun slogan, aucune vindicte défoulée à l'égard de l'Anglais, aucun symptôme de la lutte contre le conquérant; les spectateurs ne sont pas non plus accueillis par des dépliants, des fleurdelisés ou des militants du Parti québécois. Premier constat: la souveraineté est non partisane. On dirait un rassemblement de cryptosouverainistes tant la ferveur indépendantiste est peu apparente dans l'assistance. Malaise ou recueillement? Mis à part le vendeur d'épinglettes à l'effigie du patriote, archétype assidu, rien à l'évidence ne laisse paraître, en entrant dans le temple, que l'Espace GO accueille une semaine (du 19 au 25 septembre 2005, à l'occasion du dixième anniversaire du dernier référendum) de mises en lecture à saveur politique organisée par le Conseil de la souveraineté du Québec évoquant par son titre – *Un pays dont la devise est je m'oublie* – le souvenir du théâtre engagé de Jean-Claude Germain. J'y suis parce que je m'intéresse au théâtre

politique et, spécialement, parce que je suis un fanatique de mises en lecture; je n'ai qu'à fermer les yeux et à me faire une mise en scène et un décor dignes de mon imagination. Cependant, je me présente avec un certain recul: je suis venu prendre le pouls d'un mouvement mais, malgré quelque conviction inculquée par mon éducation, j'assiste d'abord au spectacle en tant que critique « impartial et professionnel ». Il semble que je ne sois pas le seul dans mes petits souliers.

Peut-être que pour faire accepter leur lutte, les souverainistes l'ont transmuée en pensée zen. En fait, la question de la souveraineté, qui, étant donné les allégeances des organisateurs, s'annonce comme le principal thème de l'événement, apparaît d'emblée plutôt taboue. On en parle, certes, mais pas trop fort. Surtout, on en parle à travers les mots d'auteurs qui, jadis, ne se sont pas gênés pour faire monter la question nationale sur la scène, mais qu'aujourd'hui on ne joue plus. Il y a bien cette spectatrice qui semble connaître le testament de



LE CONSEIL DE LA SOUVERAINÉTÉ DU QUÉBEC
PRÉSENTE

un pays dont la devise est je m'oublie

SEMAINE DE THÉÂTRE POLITIQUE

du 19 au 25 septembre 2005, à 19 h
au Théâtre Espace Go



conception de la semaine :
Hélène Pedneault et Brigitte Poupart

un pays dans l'pays
Soirée hommage à Jean-Claude Germain
Mise en lecture : Diane Dubéau

*la colère des nègres blancs
d'Amérique : octobre 1970*
Mise en lecture : Brigitte Poupart

*la rébellion des porteurs d'eau :
les patriotes de 1837 et autres héros*
Mise en lecture : Michelle Rossignol

naître ou ne pas naître : l'identité
Mise en lecture : Martin Faucher

*vivre debout est moins fatiguant
que vivre à genoux : la langue*
Mise en lecture : Denis Trudel

*à vous qui vous évanouissez entre
le oui et le non : les référendums*
Mise en lecture : Michel Monty

*si la tendance se maintient : les jeunes
auteur(e)s et l'identité québécoise*
Mise en lecture : Martin Desgagné

19 sept. | 20 sept. | 21 sept. | 22 sept. | 23 sept. | 24 sept. | 25 sept.

ESPACE GO



4890, boul. Saint-Laurent
Réservations : (514) 845-4890

De Lorimier par cœur, au point de le réciter, telle une prière, de concert avec l'acteur en scène (Amen!), mais dans l'ensemble la foule reste sur son quant-à-soi. On écoute attentivement, comme des écoliers. La formule choisie par les conceptrices Hélène Pedneault et Brigitte Poupart se prête d'ailleurs très bien à ce maintien.

C'est particulièrement le cas lors de la troisième soirée, une des deux auxquelles j'ai eu l'occasion d'assister. Les passions sont contenues, l'interprétation que les acteurs

font des textes mise à part. Le mercredi est chapeauté du titre *la Rébellion des porteurs d'eau : les patriotes de 1837-1839* et présente des extraits des *Grands Soleils* de Jacques Ferron, du *Dernier Recours* de Baptiste et *Catherine* de Michèle Lalonde, de *la Complainte des hivers rouges* de Roland Lepage et du *Tréteau des apatrides ou la Veillée en armes* d'André Ricard. Par contre, place à l'intellectualisation, à la mise à distance. Il y a quelque chose de didactique dans les liens tissés entre les interventions de l'historien Gilles Laporte – animateur de la soirée, communicateur convaincant et visiblement enthousiaste – et la présentation des pièces. Ses mises en contexte sont accrocheuses, son analyse et ses commentaires sont très intéressants; les extraits de pièce servent finalement à exemplifier ses propos. Le théâtre n'est plus ici un divertissement, un purgeur des passions ou une interprétation de l'histoire, il est l'histoire, il est pris pour le fait historique et de la prise de conscience des dramaturges historiographes naissent les émotions. La scène est un documentaire. Le discours de l'Anglais, chez Ferron par exemple, paraît plus attrayant parce que plus libre. C'est le discours du pouvoir qui n'a rien à obtenir et qui n'est donc pas alourdi par le dogme nationaliste canadien-français. En fait, à plusieurs occasions, le Canadien français, et plus spécifiquement le patriote, s'avère être l'ennemi public, celui qui gêne. Une synthèse que j'aurais aimé présenter à mes élèves. Très, très belle séance!

Le dilemme atavique

Les événements de 1837-1839 prennent leur source dans une jacquerie, comme c'est le cas de bien des révolutions – même de la « grande », la française –, ce qui leur fait perdre un peu de leur noblesse; le peuple crie famine bien avant d'exiger liberté, égalité, etc. Si c'est dans la faim que naissent les révolutions, rien de cela en vue chez la

« jeune » génération invitée à prendre la parole lors de la soirée de clôture intitulée *le Québec de 2005, avec des jeunes auteur-es et des Québécois-es venu-es d'ailleurs: Si la tendance se maintient...* Car, ce soir-là encore, l'heure est à la réflexion plutôt qu'à la partisanerie avouée. Chacun y va de son pamphlet ou d'une mise en situation dramatisée, puis pige une chaise dans le tas, s'installe sur scène pendant qu'un autre s'amène derrière le lutrin.

On constate d'emblée que les jeunes auteurs ne sont pas tout à fait ceux annoncés par le programme... Peu importe. Cependant, on remarque également que le concept de « jeune auteur » est assez extensible... Mais bon. Passons. Le passage d'Yvan Bienvenue, qui s'intéresse notamment à la culture et à son financement, se révèle comme un des rares véritables coups de gueule de la tribune. Il est suivi de près par Marie-Ève Gagnon, qui y va d'une réflexion originale et stimulante sur ce qu'elle nomme le « Complexe d'Auschwitz »: il n'existe pas d'échelle pour mesurer la souffrance des peuples; en fait, la souffrance vécue par un peuple donné ne peut en aucun cas être comparée à celle d'un autre. Ainsi, grosso modo, les Québécois ne devraient pas se sentir gênés de revendiquer ce qu'ils croient leur être dû parce que, d'un point de vue historique, ils seraient soi-disant moins éprouvés que les Juifs passés à travers des siècles d'antisémitisme dont le point culminant et symbolique est le camp de concentration d'Auschwitz. L'affliction du peuple québécois est au contraire tout aussi légitime.

Ces théories assimilées, ce qu'il y a de plus réconfortant dans leurs prestations respectives, ce n'est pas tant qu'elles ravivent une flamme qu'on croyait éteinte, c'est qu'elles se démarquent du vide idéologique ou culturel à laquelle conclut trop généralement le spectateur lorsqu'il assiste à la création



de pièces d'auteurs contemporains d'ici. On est en effet loin de ces pièces tout-aller serties d'effets bonbon qui changent les idées le temps que dure la représentation mais dont on ne retient rien. Pour une fois, on est content de se faire faire la leçon.

Hélène Pedneault, conceptrice, avec Brigitte Poupart, de la Semaine de théâtre politique, *Un pays dont la devise est je m'oublie*, présentée à l'Espace GO à l'automne 2005.

Le déroulement de la soirée demeure tout de même d'une grande sobriété. La salle, presque vide – quelqu'un nous félicite d'ailleurs d'avoir préféré cette soirée à l'émission *Tout le monde en parle* –, fait montre de beaucoup d'écoute et de respect. Dans ce genre de soirée, le public est gagné d'avance, est-ce nécessaire de le rappeler? Bien peu des idées exposées sur scène vont à contresens de ce qu'il pense. Néanmoins, encore une fois, pas d'appel à la nation ni de déclaration choc. Un temps d'arrêt pour entrevoir le Québec (ose-t-on dire « pays »?) de demain – celui qu'on souhaite – et les choix que devra faire la société pour y parvenir. La langue, les régions sont au cœur des préoccupations de plusieurs. L'adoration d'une parole qui nous est

propre, l'occupation du territoire... On s'étonne à peine en relevant que les habitudes de survivance ont si peu changé depuis la Conquête.

Par contre, il est frappant de constater à quel point le discours des plus jeunes projette des visions mythiques, comme s'il répondait à la question « Qu'est-ce que le Québec idéal ? ». Leur réponse est beaucoup plus sociale que partisane. Sous leur plume, le concept de souveraineté devient rassembleur, évidemment, mais aussi écologique (il est question de la protection de nos rivières), anglophile (Emmanuel Schwartz, *who comes on stage with an attitude*, nous parle de l'ennui d'incarner à soi seul deux solitudes, une intervention qui détonne mais qui demeure pertinente, à contre-courant des autres, même si l'ambiguïté de la ligne défensive de nos concitoyens anglophones par rapport à celle du reste du Canada anglais n'impressionne plus vraiment), inclusif (l'indépendance ne pourra se faire sans les Québécois d'adoption). Ce dernier aspect est d'ailleurs repris par quelques-uns dont Marcelle Dubois, qui met en scène une discussion sur la québécity dans un couple québéco-arabe, et Abla Farhoud, qui nous lit un extrait d'un de ses romans (!). Seulement, à tant rêver à la nation idéale, on s'éloigne du sujet. Si la tendance se maintient, le Québec sera une belle vision pastorale, comme celle évoquée par Hélène Pedneault, montée sur scène pour rassembler les idées de la soirée, où les fleurs, les arbres et les humains se tiennent par la main. Sont-ce là les fameuses conditions gagnantes ? Voilà la conclusion d'une semaine où il a aussi été question d'octobre 70, de l'identité, de la langue, des référendums. L'image est rassembleuse, cosmopolite, et c'est tant mieux. Toutefois, le concept de souveraineté apparaît propre à chacun. Le dilemme persiste : comment affirmer sa différence de manière

inclusive, de manière à rejoindre le plus grand nombre possible ?

L'impression qui reste comme un arrière-goût, c'est qu'être souverainiste à la manière soixante-huitarde ou octobre-soixante-dizante, qui en habite encore beaucoup, c'est dépassé. Il faut le dire autrement, façon mondialisation postmoderne, pour être de son temps. Ces jeunes prônent l'ouverture et non plus le repli sur soi. Pourtant, même lors de cette dernière soirée, les échanges sont discrets, l'heure n'est pas aux débats : lorsque le micro est ouvert au public à la fin, une exceptionnelle Tania Kontoyani a l'audace de monter sur scène. D'origine grecque, née à Québec, elle nous donne enfin droit à un peu de ferveur romantique : un éloge de la terre d'accueil, où les émotions brutes et le patriotisme prennent le pas sur l'ironie, le cynisme, la dérision et les excès gauchissants, humeurs qui traduisent souvent impuissance et pusillanimité. Est-ce là le visage de la souveraineté nouvelle, qui ne se cache plus derrière des drapeaux et des pancartes, mais qui affirme ouvertement son sentiment d'appartenance et sa fierté, et réclame sa place dans le monde ?

Bravo pour l'initiative ! À quand la prochaine semaine de théâtre politique ? ■